

## La poésie ailée de Saint-John Perse

Driss Lebbar

« Il n'y a là qu'une énumération d'oiseaux de mer, avec lesquels je m'amusais [...] »<sup>1</sup>, c'est ce que déclarait dans une lettre Alexis Leger/Saint-John Perse à Jacques Rivière à propos du poème « Pour fêter des oiseaux » qui s'intitulera « Cohorte » par la suite. Il ne savait pas que cet amusement passager allait sérieusement hanter toute sa vie<sup>2</sup> et conférer à son œuvre une rare vivacité. Le destin des oiseaux évoqués, dans une description réaliste et non fictive, est un destin partagé avec la terre, avec les hommes. Les pages de cet article se proposent donc d'examiner comment la sensibilité du poète, dans le recueil *Oiseaux* (1963), s'approprie le peuple ailé d'une manière aussi harmonieuse que profonde et originale, dans une triple approche, qui aborde l'oiseau sur trois plans complémentaires, naturaliste, symbolique et poétique.

En ce qui concerne la première, il est intéressant de s'arrêter quelque peu sur la classification<sup>3</sup> des oiseaux telle qu'elle se dégage de l'œuvre persienne en général, et de *Oiseaux* en particulier, en disant qu'elle se répartit en huit groupes : *Colombins* (pigeons, ramiers, tourterelles, palombes), *Coureurs* (casoars), *Échassiers* (huître-pies, pluviers, aigrettes, hérons, flamants, courlis), *Gallinacés* (coqs, poules, paons, paonnes, cailles, coqs de bruyère), *Grimpeurs* (perroquets, perruches, épeiches), *Palmipèdes* (cygnes, oies, mouettes, sternes), *Passereaux* (mésanges, grives, bruants, engoulevents, guêpiers, oiseaux-mouches, huppés, rolliers, etc.), *Rapaces nocturnes* (chouettes, harengs, effraies), *Rapaces diurnes* (aigles : pygargues, buses, éperviers, gerfauts, faucons, sacres, busaigles, bondrées).

Le groupe qui domine est celui des rapaces, rapaces diurnes (39 fois), nocturnes (5) et rapaces de mer : mouettes (9), frégates-aigles<sup>4</sup>, aigles-pêcheurs. C'est en effet vers ces oiseaux que penche la prédilection du poète, vu leurs mouvements variés, libres et risqués. Il ne faut pas oublier que le recueil s'ouvre par un vers latin de la 4<sup>e</sup> *Satire* de Aulus Persius Flaccus « ...*Plus que ne couvre le vol d'un milan* ». Cette épigraphe qui commande le recueil, place la parole poétique sous le règne de l'illimité, de l'insondable, du péril et surtout sous le règne d'un rapace diurne. Écrite en langue latine, elle rappelle que celle-ci est une langue de l'ordre et de la science.

Commençons donc par définir l'oiseau. Aristote dans son *Histoire des animaux* paraît le premier penseur à l'avoir fait : « *Le genre des animaux à ailes formées de plumes est appelé*

---

<sup>1</sup> Saint-John Perse, *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982, lettre du 21 décembre 1910, p. 680.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 1134.

<sup>3</sup> Dans ce passage, je m'inspire de l'article de Maurice Rieuneau intitulé : "Sur Saint-John Perse et les Oiseaux d'Audubon". Colloque 1979 : *Mots et Savoir dans l'Œuvre de Saint-John Perse*. Publications de l'Université de Provence, 1979, p. 335 et sq.

<sup>4</sup> Il est important de savoir que le jeune poète Saint-Léger a transformé *Pour fêter des oiseaux* en un "poème plus long [...] *Cohorte*", en 1907, date remise en cause par Renée Ventresque dans son livre : *Le songe antillais de Saint-John Perse*, Paris, l'Harmattan, 1995, p. 172 et sq.

*oiseau*<sup>5</sup> ». Perse a eu une connaissance précise des travaux des naturalistes et ornithologues : Plin l'Ancien, Buffon, Cuvier, Linné, Wilson, Audubon... mais aussi Aristote. Ainsi s'ouvre le premier chant du recueil *Oiseaux* :

*L'oiseau, de tous nos consanguins le plus ardent à vivre, mène aux confins du jour un singulier destin.*

Dès le départ, le poète établit implicitement, en connaisseur, la dichotomie entre les animaux *sanguins* (les vertébrés) et les animaux *non sanguins* (les invertébrés). Cette distinction existe depuis Aristote lorsqu'il dit dans le même passage :

*Les volatiles à plumes sont tous des animaux sanguins, les animaux à ailes formées de peau également.*

Le chant I met donc en évidence l'aspect sanguin des oiseaux, la puissance du vol et la migration de certains d'entre eux, et aussi leur caractère prophétique<sup>6</sup>. Selon une bipartition nocturne-diurne, le poète établit une différence entre les oiseaux<sup>7</sup>. L'oiseau annonce les saisons, il est « *le plus avide d'être* ». La fièvre de son sang (chant) devient une flamme volante qui se caractérise par une concentration extrême de l'être. Lorsqu'il se consume, celui-ci prouve sa richesse et sa prodigalité. Le poète rappelle, avec l'œil du savant, qu'il n'y a « *rien là de symbolique : simple fait biologique* ».

Le chant II est une anatomie de l'oiseau d'après les *vieux naturalistes français*. Il décrit avec précision ses membres, mais aussi son milieu écologique. Aérien et terrestre, l'oiseau est *un satellite de notre orbite planétaire*. Le chant IV parle des oiseaux prédateurs ou pêcheurs, de la puissance de leur mouvement et de l'acuité de leur regard. Le chant se termine par un constat sur la vie de l'oiseau : « *il habite la métamorphose* ». Dans le même livre d'Aristote (Livre III,11, p. 98), il est dit que « *suivant les saisons, la plupart des oiseaux changent de couleur au point qu'on a du mal à les reconnaître si l'on n'en a pas l'habitude.* »

Il est un autre phénomène sur lequel le chant VII attire l'attention, il s'agit d'une catégorie d'oiseaux à qui « *le vol tranche les pattes* ». C'est ce qu'Aristote appelle « *apodes* » dans son *Histoire des animaux* (Livre I,1., p. 5). Il dit :

*Certains oiseaux ont les pieds faibles et pour cette raison on les appelle apodes. Ce genre d'oiseaux de petite taille est excellent pour le vol. D'ailleurs il est presque de règle que les oiseaux qui leur ressemblent soient d'excellents voiliers mais ne puissent pas marcher, par exemple l'hirondelle et le martinet.*

La frégate a elle aussi retenu la curiosité du poète, comme elle avait retenu celle de Michelet :

*Le grand problème du vol est résolu et dépassé, car le vol semble inutile. Un tel oiseau, naturellement soutenu par tels appuis, n'a qu'à se laisser porter. L'orage vient : il monte à telles hauteurs qu'il y trouve la sérénité. La métaphore poétique, fautive de tout autre oiseau, n'est point figure pour celui-ci : à la lettre il dort sur l'orage. S'il veut ramer sérieusement, toute distance disparaît. Il déjeune au Sénégal, dîne en Amérique<sup>8</sup>.*

---

<sup>5</sup> Aristote, *Histoire des animaux*, T. I. Livres I-IV, traduit du grec par Pierre Louis, Paris, éd. "Les Belles Lettres", Coll. des Universités de France, 1964, I-5, p. 12.

<sup>6</sup> A ce sujet, l'augure qui concerne le vol s'appelle *alites*, ou *prîpetes*, et l'autre qui concerne le chant, s'appelle *oscines*.

<sup>7</sup> A noter que dans le livre d'Éveline Caduc, *Index de l'Œuvre poétique de Saint-John Perse*, Paris, Ed. Honoré Champion, 1993, le mot *oiseau* revient 60 fois, *oiseaux* 34 fois, *aile* 51, *ailles* 28.

<sup>8</sup> Jules Michelet, *Œuvres Complètes, Oiseau, La Mer*, T. 29, Paris, Ernest Flammarion Editeur, 1855, p. 73.

Poésie et science sont ainsi liées, car, comme le savait bien Perse « [...] *l'interrogation est la même* [que le poète et le savant] *tiennent sur un même abîme, et seuls leurs modes d'investigation diffèrent*<sup>9</sup> ». En bref, les caractéristiques biologiques, la légèreté, la puissance du mouvement, la capacité d'orientation et la valeur prémonitoire font de l'oiseau un être concentré, une braise volante, une arme tranchante et, de surcroît, un être surabondant en énigmes. L'oiseau, en réalité, est à la fois ce qu'il *est* et ce qu'il *n'est* pas. Il devient symbole dans le royaume de l'imaginaire, tirant sa force de son excès d'être surnaturel, sonore, parmi les terriens et dans le ciel.

La deuxième approche, symbolique, de l'oiseau dans la poésie persienne n'est pas là pour s'acheminer par des sentiers transcendants, mais, au contraire, pour *fêter* les oiseaux dans leur pure présence. Le symbole, dans ce cas, n'est pas la deuxième partie absente d'un objet, mais la personnification même de l'absence. L'oiseau est une tiare de feu et d'éclairs, une fête sur l'abîme du monde, et le monde est son nid d'herbes, de pierres ou de cendres. La symbolique de l'oiseau dans la poésie de Perse est le *substratum* d'une *mystique de la présence*. L'oiseau est l'innocence qui transgresse les habitudes des calendriers, raison pour laquelle le poète le rétablit dans son éclat d'origine, sans charge fabuleuse et sans acception abstraite. La poésie assume sa fonction en créant un monde nouveau avec une temporalité nouvelle. Sur ce point précis Cioran remarque dans son livre *Exercices d'admiration, Essais et portraits* (1986) :

*Dans ce temps de la célébration, une seule dimension : le présent, durée illimitée qui renferme les âges, instant tout ensemble immémorial et actuel. Sommes-nous en ce siècle ? Ou aux débuts de la Grèce ou de la Chine ? Rien de plus illégitime que d'aborder avec des scrupules chronologiques une œuvre et un auteur qui en sont heureusement indemnes. A l'égal du Poème, Perse est un contemporain ... intemporel*<sup>10</sup>.

Le chant XII illustre la présence réelle de ces oiseaux avec l'usage de nombreux adverbes et prépositions de négation et de temps « *jamais hybrides, ce ne sont plus...ni, ne remontent point le cours d'une abstraction, ils n'ont point...ni, ils ne relèvent d'aucune Bible ni Rituel, ils n'ont pas joué ..., ils n'étaient pas avec... ni... non plus qu'avec..., ils n'en tirent point littérature. Ils n'ont fouillé nulles entrailles ni... nul, ils n'auront point croisé... ni...* » Le poète, comme un émondeur, nettoie le sens du mot *oiseau* de toutes les caractéristiques faussement attribuées par la tradition mythologique, religieuse ou littéraire. Cet oiseau est celui de l'artiste, vu par l'œil d'un poète qui explore l'existence et découvre de nouvelles possibilités d'être, sans filtre culturel ni doctrinaire.

Découvrir de nouvelles possibilités d'être, revient à dire que la poésie a encore cette prérogative - gardée dans l'indifférence d'une époque qui se démarque par ce qu'on a appelé *l'oubli de l'Être*<sup>11</sup> - d'explorer justement de nouvelles manières d'exister, ajustées au monde. Ceci dit, explorer l'existence, c'est avoir la capacité maximale d'agir, avoir l'agilité d'un prédateur, d'un rapace, comme l'oiseau du chant IV :

*Et l'aile haute alors, comme d'une victoire ailée qui se consume sur elle-même, emmêlant à sa flamme la double image de la voile et du glaive, l'oiseau, qui n'est plus qu'âme et déchirement d'âme, descend, dans une vibration de faux, se confondre à l'objet de sa prise.*

<sup>9</sup> Saint-John Perse, *op. cit.*, p. 443. *ailles* 28.

<sup>9</sup> Jules Michelet, *Œuvres Complètes, Oiseau, La Mer, op. cit.*, p. 73.

<sup>9</sup> Saint-John Perse, *op. cit.*, p. 443

<sup>10</sup> Cioran, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. Quarto, 1995, p. 1582.

<sup>11</sup> M. Heidegger, *Chemins qui mènent nulle part*, trad. De l'allemand par Wolfgang Brokmeier, Paris, Gallimard, coll. tel , 1962, p. 318.

Si l'on retient les mots « *l'aile, Victoire ailée, se consume, flamme, voile et glaive, oiseau, déchirement d'âme, vibration de faux, se confondre* » etc., on est, certes, en présence d'un réseau sémantique *ascensionnel*, qui rejoint au fond la pensée de Cioran, et manifeste une hantise de l'universel et de l'intemporel. Cet aspect vertical, si l'on s'appuie sur les études de Gilbert Durand, s'inscrit dans le *Régime Diurne*, basé sur l'antithèse :

*C'est donc contre les visages du temps affronté à l'imaginaire en un hyperbolique cauchemar que le Régime Diurne rétablit par l'épée et les purifications le règne des pensées transcendantes*<sup>12</sup>.

À condition d'entendre le mot *transcendant* chez Perse comme ramenant toujours vers la chair de la présence. Dans le passage de Perse, l'oiseau s'unit avec *l'objet de sa prise* tout comme le poète s'unit avec les mots de son choix, qui deviendront poème ; de l'un et de l'autre côté l'action forme un cercle parfait, une unité cosmique équilibrée, ou *Sphairos*, d'après l'expression d'Empédocle<sup>13</sup> qui est l'univers « *dans sa perfection, mélange parfait des éléments, et aussi pensée parfaite* ». Le *Sphairos* d'Empédocle, donc, se concrétise parfaitement dans l'oiseau du chant III de Perse :

[...] *n'étant signe ni symbole, mais la chose même dans son fait et sa fatalité - chose vive, en tout cas, et prise au vif de son tissu natal : greffon plutôt qu'extrait, synthèse plus qu'ellipse.*

Dans le chant VIII les oiseaux sont « *des noyaux de force et d'action, foyers d'éclairs et d'émissions, portant au loin l'initiative et la prémonition* ». Dans le chant IX, l'oiseau est « *une arche vivante [...], à très longs cris, par son incitation au vol* » il est le « *seul à doter l'homme d'une audace nouvelle* ». Dans le chant X, les oiseaux sont des médiateurs, tout comme les poètes, vivant dans les lieux du péril, dans « *l'entre-deux heideggérien*<sup>14</sup> » :

*À mi-hauteur entre ciel et mer, entre un amont et un aval d'éternité, se frayant route d'éternité, ils sont nos médiateurs, et tendent de tout l'être à l'éternité de l'être [...]*

Quant au chant XI, ils sont décrits comme « *princes de l'ubiquité, et vivent à des noces plus hautaines que celles du Ying et du Yang* ». Pour résumer, c'est « *l'unité enfin renouée et le divers réconcilié* ». Microcosmes tumultueux, les oiseaux de Perse sont un « *lieu géométrique* » où la discorde et l'Amour sont vifs, en tension permanente, dans un monde qui respire la tragédie.

La dernière approche, poétique, considère l'oiseau comme objet de connaissance et sujet d'inspiration du poète. Rappelons le passage célèbre d'une lettre<sup>15</sup> adressée à son ami Francis Biddle : le poète doit

[...] *intégrer la chose qu'il évoque ou de s'y intégrer, s'identifiant à cette chose jusqu'à la devenir lui-même et s'y confondre : la vivant, la mimant, l'incarnant, en un mot, ou se l'appropriant, toujours très activement, jusque dans son mouvement propre et sa substance propre*<sup>16</sup>

Ce texte est assurément un fragment de *l'art poétique* de Perse. Il présente curieusement une ressemblance frappante avec un passage célèbre de *De l'institution oratoire*<sup>17</sup> de Quintilien :

<sup>12</sup> G. Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 1992, p. 203.

<sup>13</sup> Yves Battistini, *Trois présocratiques*, Paris, Gallimard, Ed. tel, 1968, p. 118.

<sup>14</sup> M. Heidegger, *Approche de Hölderlin*, trad. De l'allemand par Henri Corbin, Michel Dugy, François Fédier et Jean Launay, Paris, Gallimard, 1973, p. 59

<sup>15</sup> Sur l'authenticité des correspondances publiées dans la Pléiade et sur les *stratégies* de l'écriture persienne, je renvoie aux deux livres de Joëlle Gardes Tamine : *Cahiers Saint-John Perse, Correspondance avec Roger Caillois*, Paris, Gallimard, 1996 ; *Saint-John Perse ou la stratégie de la seiche*, Presses de l'Université de Provence, 1996.

<sup>16</sup> Saint-John Perse, *op. cit.*, Lettre du 12 décembre 1955, p. 921.

*Le véritable foyer de l'éloquence, c'est l'âme : il faut qu'elle soit émue, il faut qu'elle se remplisse d'images, et qu'elle s'identifie pour ainsi dire avec les choses dont on a à parler. Plus l'âme est généreuse et élevée, plus il lui faut de puissants leviers pour l'ébranler. C'est pour cela que la louange lui donne plus d'essor, que la lutte redouble ses forces, et qu'elle se complaît dans les grands rôles.*

L'idée fondamentale de ce passage du rhéteur latin<sup>18</sup> est « *avant d'émouvoir, il faut d'abord être ému* », idée qui a beaucoup fasciné Perse et, peut-être, qu'il a gardée depuis le temps de la composition latine au lycée de Pau. En tout cas, cette émotion est clairement perceptible lorsqu'il s'agit des oiseaux, en témoigne le recueil qu'il leur a consacré et la *poétique ailée* qui le caractérise.

L'oiseau, en définitive, reste pour le poète un mystérieux hiéroglyphe errant ; il n'a cessé de fasciner les mortels depuis fort longtemps, comme en témoigne ce passage d'Aristophane, qui dit dans son œuvre *Les Oiseaux* (OC, p. 785) : « *rien n'est meilleur ni agréable que d'avoir des ailes*<sup>19</sup> ». Presque la même idée a été exprimée au siècle dernier par le naturaliste Toussenel : « *l'aile est le cachet idéal de perfection dans presque tous les êtres*<sup>20</sup> ». Observateur scrupuleux de son temps, Aristophane a imaginé une  *cité aérienne* d'oiseaux, car ceux-là sont plus anciens et d'origine plus reculée que Kronos et les Titans et la Terre, et il leur revient la royauté. L'homme serait plus heureux dans leur société que dans celle de la cité grecque de l'époque, dominée par la discorde et la haine. Depuis, les humains rêvent toujours d'être ailés :

*Par amour pour les oiseaux, ils chantent tous des airs où ils ont introduit quelque hirondelle, ou un canard sauvage, ou une oie, ou une colombe, ou des ailes ou un tant soit peu de plumes. (ibid. OC, p. 1300-1303)<sup>21</sup>.*

Le recueil *Oiseaux* de Perse répond avec éloquence à cette conception, où les *airs* deviennent la « *plus large strophe errante* », des ailes comme sceau d'indépendance et de détachement. En effet, la littéralité des oiseaux est poussée à l'extrême simplicité, à l'abri des contraintes spatio-temporelles ; dans l'œuvre poétique, comme en témoigne ce passage du chant VIII :

*Oiseaux, nés d'une inflexion première pour la plus longue intonation... Ils sont, comme les mots, portés du rythme universel ; ils s'inscrivent d'eux-mêmes, et comme d'affinité, dans la plus large strophe errante que l'on ait vue jamais se dérouler au monde.*

La dernière phrase de ce passage fait clairement écho à l'épigramme latine qui gouverne le recueil *Oiseaux* . C'est ainsi qu'il y a une continuité organique entre la chair du monde, le bipède plumeux, l'homme et le corps du poème. Il semble juste de dire à la suite de Platon, qui remarquait que « *C'est chose légère que le poète, ailée, sacrée*<sup>22</sup> », que la légèreté des oiseaux devient celle des mots et du langage ; bien plus, elle devient celle du poète même :

---

<sup>17</sup> Quintilien et Pline le Jeune, *Œuvres complètes*, livre i, 2, trad. De M. Nisard. Paris, librairie de Firmin Didot frères, 1853, p. 13.

<sup>18</sup> Une étude reste à faire sur l'influence de Quintilien sur Saint-John Perse. On sait ce que ce dernier doit au satirique latin Perse, jusqu'à son nom, il revient aux spécialistes d'examiner cette influence, tout fait envisageable, d'autant plus que ces deux Écrivains latins avaient le même maître de grammaire Rhemnius Palémon.

<sup>19</sup> Aristophane, *Les oiseaux*, t. Iii, traduit du grec par Hilaire van Daele, Paris, Ed. « Les Belles Lettres », Collection des universités de France, 1928, p. 61.

<sup>20</sup> Cité in Gilbert Durand, *op. cit.*, p. 147.

<sup>21</sup> Aristophane, *op. cit.*, p. 86-87.

<sup>22</sup> Platon, *Ion* , traduit du grec par Monique Canto, Paris, Flammarion, 1989, (534b), p. 101.

*et toi-même, ô Conteur ! courant la fin de ton récit ! - avec l'afflux de ta parole et la migration des mots, avec ton peuple de vivants, avec ton peuple d'assaillants, ah ! tout l'afflux de tes légions, ah ! tout l'afflux de ta saison, et la beauté, soudain, du mot : 'cohorte' !...*<sup>23</sup>

La qualité de légèreté, qualité divine essentielle, atteint son acmé dans la parole poétique, et plus précisément dans son pouvoir nominatif ou poématique. Car, dit Heidegger, « *Poématiser, c'est l'originelle nomination des dieux. Mais la parole poétique ne possède sa force nominative que si ce sont les dieux eux-mêmes qui nous poussent à parler*<sup>24</sup> ». Perse fait souvent signe au lecteur que lui aussi exécute un ordre ineffable et énigmatique, en témoigne cette phrase d'*Éloges* (IX, O. C., p. 41) : « *Vraiment j'habite la gorge d'un dieu* ». Le dieu dont il s'agit est Éole, dieu du vent. Ceci explique le lien qui existe entre les oiseaux et le vent : celui-ci est leur élément vital tout comme il l'est pour le poète puisque le verbe éclot dans la gorge. Lieu vital de passage, la gorge est l'organe de respiration et du chant et par conséquent tire sa force des Muses. Si Perse a cette noblesse d'habiter « *la gorge d'un dieu* », on peut dire, sans fantaisie, que les oiseaux sont ses paroles proférées, et on peut parler également de ce que les anciens nommaient *ornithias*, ou vent *oiseleur*, c'est-à-dire le vent qui ramène les oiseaux voyageurs.

Cependant, il a été dit précédemment que le poète a une préférence pour les oiseaux rapaces, remarque qu'il faut éclaircir en se référant encore une fois au Maître des vents. En effet, celui-ci sur son île flottante paraît tantôt accueillant tantôt farouche, et si on a présent à l'esprit le Livre X de l'*Odyssée*, on se souvient qu'après avoir bien accueilli Ulysse, il lui donna à son départ la peau d'un taureau où il enferma tous les « *airs des vents impétueux* ». La curiosité et l'avidité de l'équipage précipitèrent les vaisseaux dans la catastrophe puisqu'ils ouvrirent l'outre d'où s'échappèrent tous les vents violents pendant le sommeil d'Ulysse. Celui-ci, avec les rescapés, fut conduit une fois encore vers l'île d'Éole pour demander secours. Il en fut chassé.

Ainsi, la gorge de ce dieu paraît aussi bien paisible que redoutable. Et c'est ce dernier aspect qui fascine véritablement Saint-John Perse, ce grand voyageur épris du mouvement non seulement parce qu'il métaphorise la vie et la connaissance, mais aussi la mort et la destruction. Les oiseaux rapaces, dans ce cas, sont la manifestation percutante des grandes forces de la nature. Celles-ci fascinaient Perse depuis l'enfance :

*Je ne puis, je n'ai jamais pu m'empêcher d'aimer, en toute époque et en tout lieu, ces jeux de grandes forces naturelles : inondations, typhons, séismes, éruptions volcaniques, grandes épidémies et soulèvements divers - toutes ruptures d'équilibre tendant à renouveler l'élan vital du grand mouvement en cours par le monde. (Il ne fallait pas, Mère très chrétienne, confier mon enfance antillaise aux mains païennes d'une trop belle servante hindoue, disciple secrète du dieu Çiva.)<sup>25</sup>.*

Une dernière remarque s'impose : l'oiseau est comparé allusivement au cheval (chant XI), et explicitement au navire, arche, sous-marin, bateaux (dans les chants II, VI, IX, XI et XIII), deux moyens de transport fort aimés par le poète. Le premier se meut sur terre, le second sur mer. Ils représentent l'impétuosité de l'être considérée comme une force exploratrice et du monde intérieur et du monde extérieur.

En somme, les oiseaux, présentés dans leur littéralité biologique, leur charge symbolique et leur dimension poétique, mêlant connaissances scientifiques et sensibilité poétique, sont réceptacle et vecteur d'une existence hautement dynamique, en devenir, où l'être humain est

<sup>23</sup> Saint-John Perse, *op. cit.*, p. 688.

<sup>24</sup> M. Heidegger, *op. cit.*, p. 58.

<sup>25</sup> Saint-John Perse, *op. cit.*, p. 859.

ardemment ajusté au monde. Hôtes du ciel, de la terre et de la mer, les oiseaux, dans leur pure présence, synthétisent avec une vive force cet objet énigmatique qui fascine l'homme, et en particulier le poète, et sans lesquels l'existence serait amputée, voire invivable. Dans sa mouvance et métamorphose, l'ontologie avisienne est l'expression même d'un souci existentiel universel, une manière ailée de voir le monde, c'est-à-dire la plus périlleuse, parce qu'elle pense et pèse ce qu'il y a de plus lourd dans l'histoire humaine : l'être. N'est-il pas vrai que le poète est « *chose légère, ailée ?* »

Driss Lebbar  
Belgique